

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:    Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

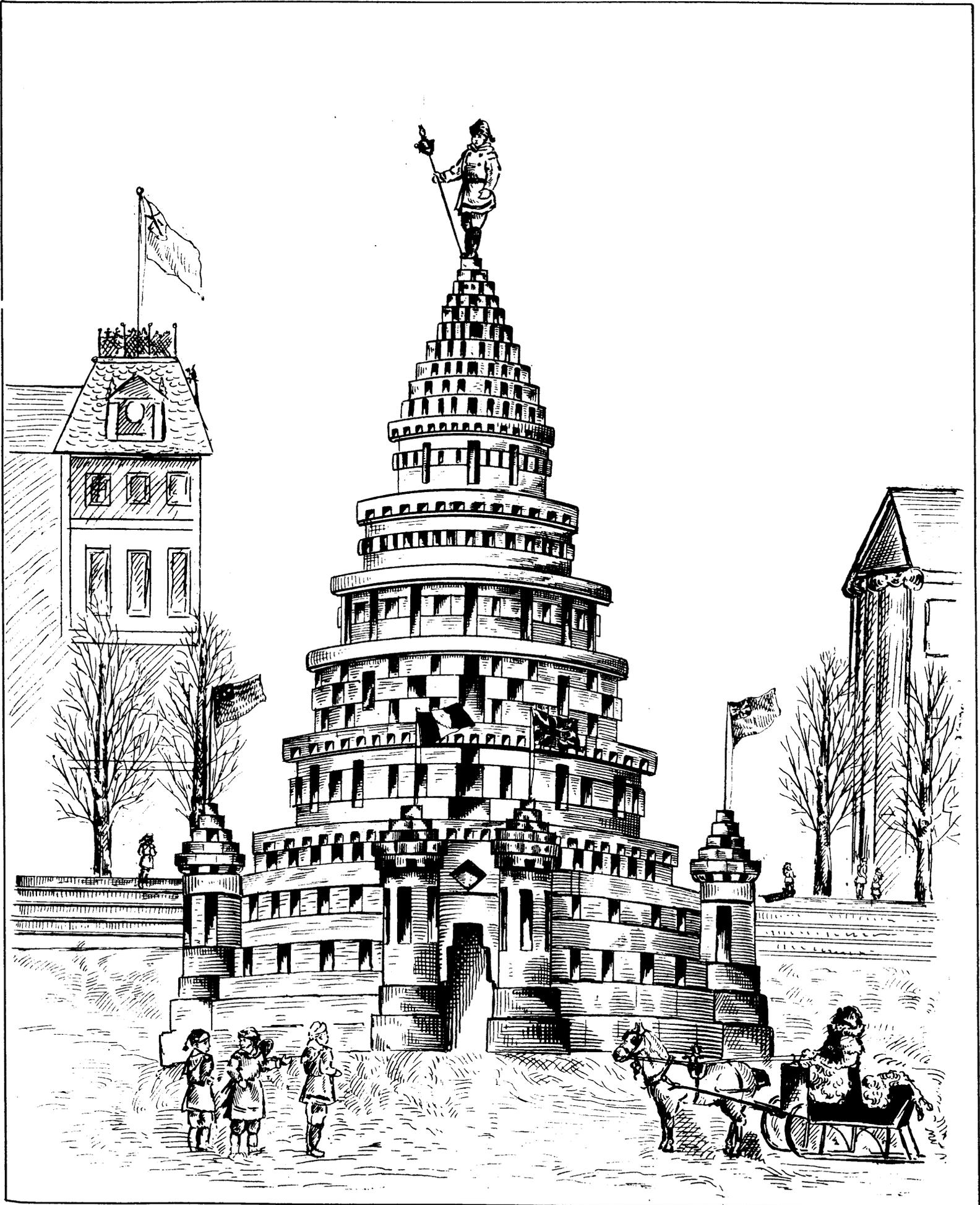
- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

1ère année, No 39 — Samedi, 31 janvier 1888  
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS :  
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00.



MONTREAL. — Le carnaval d'hiver : La Condora, monument de glace élevé sur le Champ-de-Mars.

## LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 31 janvier 1885

## SOMMAIRE

TEXTE : Neuvième tirage de nos primes.—Entre-nous, par Léon Ledieu.—Le nombre mal chanceux, par Noël Pays.—Nos gravures : La Condora ; Le lion de glace.—La Chambre No. 7 (suite et fin), par Raoul de Naverv.—Primes du mois de décembre : Liste des gagnants.—Notre nouveau feuillet.—Rébus.—De partout.—Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Montréal : Le carnaval d'hiver : La Condora, monument de glace élevé sur le Champ-de-Mars.—Le lion de glace de la Place-d'Armes.—Gravure du feuillet.—Rébus.

## NEUVIÈME TIRAGE DE NOS PRIMES

Le neuvième tirage des primes du MONDE ILLUSTRÉ (numéros du mois de janvier), aura lieu lundi soir, le 2 février, à huit heures, dans la salle publique de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Nos lecteurs sont spécialement invités à y assister.

## ENTRE-NOUS

Vive le carnaval ! les affaires marchent, tout le monde gagne de l'argent...

Pardon, on en perd.

Je suis parfaitement de l'avis d'un écrivain qui raisonne très bien et qui n'approuve pas l'idée d'organiser une fête d'hiver.

Le climat de notre pays ne jouit pas en effet d'une réputation tellement benne, qu'il soit utile de prouver que nos hivers sont très durs et qu'on grelotte en Canada pendant six mois de l'année.

Quelle idée voulez-vous qu'un Louisianais, par exemple, ou un Californien, si vous l'aimez mieux, emporte de notre pays quand, arrivé chez nous en souliers fins, pantalon mince et chapeau de soie, il passe une semaine à frissonner, et que, rentré chez lui, il en a pour un mois à tousser, à éternuer et à avaler force drogues pour guérir le rhume de poitrine et le coriza qu'il s'est gagnés pendant son voyage ?...

Joli pays, dira-t-il aux naturels de sa ville natale, de la neige, de la glace, des engelures, des nez gelés, des fluxions de poitrine, et toujours de la glace et de la neige !

Il est évident que jamais ces braves gens ne pourront se figurer que nos étés sont admirables, que nos blés murissent, que le soleil de juillet est chaud et lumineux comme celui des pays des tropiques, et que nos automnes sont sans pareils.

Qu'ils étudient leur géographie, diront les fanatiques du carnaval, qu'ils mettent des vêtements chauds, et rien ne les surprendra que les ravissantes beautés de nos hivers.

Ceci est vite dit, mais soyez certain que l'étranger n'en écrira pas moins sur son carnet : Carnaval canadien, congélation du mercure, neige, froid, tempête, etc.

\* \*

Nous agissons comme un homme qui, pour recevoir des visites, mettrait son habit à l'envers et ne cesserait d'en vanter la doublure.

L'autre jour, me trouvant à l'hôtel-de-ville, je tenais un numéro du *Graphic*, et j'examinais une gravure : L'hiver à San Raphaël, Californie.

Une fraîche et jolie jeune fille, en blanc, les bras nus, cueillait des roses ; au fond, un jardinier, coiffé d'un large chapeau de paille, arrosait une plate-bande, et dans le lointain, tout en haut, des oiseaux et des papillons voletaient dans l'espace.

C'était la fin du printemps et le commencement de l'été, c'était la vie, un tableau charmant.

En relevant les yeux, j'aperçus une masse de glace au milieu d'un champ de neige ; c'était la *Condora*—un nom assez absurde entre parenthèses—une femme toute emmitouffée, la figure voilée d'un épais nuage, passait à grands pas et traversait le Champ-de-Mars.

Brrrr... le thermomètre placé en dehors de la fenêtre marquait trente-et-un degrés et, malgré tout mon patriotisme, je me pris à regretter de ne pouvoir aller cueillir des roses à San Raphaël.

Je crois que nous ferions peut-être mieux d'inviter nos voisins à assister à une jolie fête d'été.

Dans tous les cas, on n'y perdrait rien.

En attendant la réalisation de ce projet, on a joui du présent, on s'est amusé, et je suis certain que les coffres forts des hôteliers regorgent de piastres et de centins.

\* \*

Remarquez que j'ai écrit centins en toutes lettres et que je me suis bien gardé d'employer le mot sou ou cent. J'espère ne plus commettre d'erreurs à l'avenir et m'en tenir aux termes exacts de dénomination de nos monnaies.

Vous avez suivi sans doute la polémique qui s'est engagée, il y a trois mois environ, et qui menace de s'éterniser inutilement entre plusieurs écrivains, à propos de cette grave question de savoir si on devait dire sou, cent ou centin.

Ne croyez pas que je veuille entrer dans le débat, au contraire, puisque la loi se charge de le clore.

Le sou n'ayant pas du tout la même valeur que la centième partie de la piastre, se trouve de facto éliminé de la discussion, puisque la pièce de cinq francs, ou, selon l'expression populaire, la pièce de cent sous, n'a ni la même composition matérielle ni la même valeur intrinsèque ou relative que la piastre.

Quand au mot cent, il est tout à fait anglais et rien qu'anglais ; il n'a pas en français la prononciation que lui donne l'orthographe anglaise, et de plus il ne pourrait être admis que dans le cas où il n'existerait pas de mot français ayant la même signification.

Or, ce mot existe, c'est : CENTIN.

\* \*

Il existe, la loi même ordonne de s'en servir d'une manière exclusive.

La monnaie étant frappée par l'autorité souveraine, c'est le gouvernement qui en règle la composition, l'alliage, la valeur et la dénomination.

Notre monnaie est soumise à cette loi générale, et c'est au gouvernement seul qu'appartient le droit de la dénommer.

L'acte concernant le cours monétaire, chap. XV, Statuts Refondus du Bas-Canada, dit en toutes lettres dans la section : "Dénomination des monnaies :— Les dénominations de monnaies du système monétaire de cette province seront : louis, piastres, che-lins, deniers, centins et millins."

Le chap. 158, 16 Vict., sanctionné le 14 juin 1853, dit exactement la même chose, en français.

Si on acceptait la dénomination de sou pour centin, comment s'y prendrait-on pour trouver une expression française, de France, pour le mot millin ?

Dirait-on un millième ? c'est impossible, puisque le millième est la cinq millièmes partie de la pièce de cent sous, et que le millin n'est que la millièmes partie de la piastre.

Pour prouver, du reste, à quoi entraînerait l'emploi du mot sou, proposez donc à un de ceux qui prétendent que la pièce de cent sous et la piastre ont la même valeur, s'il consentirait à donner cent mille piastres pour cent mille pièces de cent sous, et vous le verrez refuser énergiquement, car il perdrait trop dans cette transaction.

Je m'incline donc devant la loi et ne dirai jamais que centin et millin.

Ces mots n'existent pas dans le dictionnaire, dirait-on, l'Académie leur a refusé la porte ; eh bien ! ils entreront par la fenêtre comme : portage, poudrière, etc., etc.

\* \*

Pendant que, sans souci de l'avenir, du froid et de la misère, nous nous livrons joyeusement aux plaisirs du carnaval, le câble nous apporte de tristes dépêches.

Les choses vont mal dans le vieux monde.

Le pays des dynamitards est décidément l'empire de notre Très Gracieuse Dame Souveraine la Reine, cette magnifique contrée à laquelle une constitution modèle assure un calme absolu.

Il est vrai que ces messieurs ne se piquent pas d'agir d'une manière très constitutionnelle.

En plein jour, au milieu de Londres, on a fait sauter les édifices du parlement.

On a fait nombre d'arrestations, comme toujours en pareil cas, mais tient-on les véritables coupables, et quand même on aurait saisi le bras, où est la tête ?

Où est la bouche maudite d'où partent les ordres exécutés par les bandits qui n'écoutent que leur haine et leurs mauvais instincts ?

C'est l'homme qui ourdit les plans où le dynamite joue un si grand rôle qu'il faudrait tenir enfin, pour le pendre haut et court dans un coin.

Tout cela est vrai, mais comme je l'ai déjà dit, le Royaume-Uni se disloque et marche à grands pas vers une révolution terrible.

\* \*

Le jour même où la dynamite faisait si triste besogne, Londres était découragée, on se pressait dans les bureaux et les corridors du ministère de la guerre, et au dehors, la foule, triste et sombre, stationnait, la rage au cœur.

On venait en effet de recevoir une affreuse nouvelle : le corps d'armée du général Stewart avait été annihilé par les troupes du Mahdi.

L'Angleterre perdait quinze cents hommes, et le succès de l'expédition du général Wolseley était compromis.

Les nouvelles reçues la veille avaient annoncé une victoire, mais les détails du combat semblaient plutôt indiquer un revers qu'un succès. Les troupes, massées en carré, avait été enfoncées, et si Stewart était resté maître du champ de bataille, il était en même temps condamné à l'inaction au lieu de continuer sa marche en avant.

Quelques heures plus tard, on apprit le reste.

Bien des larmes vont couler, et plus d'une femme ne comprendra pourquoi on lui a pris son fils pour aller le tuer là-bas, dans les plaines sans fins du Soudan.

Pleurez, pauvres désolées, car les hommes ne pourront jamais vous faire admettre que vos fils avaient une autre mère, dont l'amour passe avant le vôtre, et que son nom est PATRIE !

\* \*

La journée de samedi dernier a été féconde en mauvaises nouvelles, et sera marquée d'un trait noir dans le calendrier de plus d'une nation.

Au Tonkin, les affaires s'embrouillent de plus en plus.

On a reçu des dépêches peu rassurantes : l'une annonçant une rencontre où les Français n'auraient pas eu l'avantage, et l'autre du général De l'Isle, qui constate l'approche d'un corps d'armée composé de quatre vingt mille hommes des meilleures troupes chinoises, bien armés et commandés par des officiers allemands.

Partout où il y a du mal à faire aux Français, on retrouve le hulân !

Négrier demande des renforts, De l'Isle demande des troupes fraîches, et Courbet télégraphie pour qu'on lui envoie des marins.

Comme le constatait dernièrement un journal de Montréal, à propos des affaires d'Égypte, et ceci peut aussi s'appliquer à la guerre franco-chinoise, on a une preuve de plus des difficultés que rencontre un gouvernement responsable, quand il s'agit de faire la guerre.

"On craint toujours d'exagérer les dépenses, parce qu'il faudra en rendre compte aux Chambres, qui ne manqueront pas de se montrer très sévères, si on a envoyé un homme ou dépensé un louis de plus qu'il ne fallait. C'est pour cette raison qu'on reste généralement au-dessous des exigences de la situation : on envoie cinq mille hommes lorsqu'il en faudrait sept mille, et ensuite il faut en envoyer dix mille pour réparer les dégâts."

\* \*

Au moment où cette causerie paraîtra, car vous savez que LE MONDE ILLUSTRÉ s'imprime le mardi et le mercredi, nos doctes législateurs entreront au parlement, pour y rester deux ou trois mois et y élaborer des actes qui feront le bonheur des avocats, par suite du nombre de procès qu'ils susciteront, sur la manière de les interpréter.

On sera probablement aussi en train de dévoiler la statue de sir George-E. Cartier, ce chef-d'œuvre de Hébert, dont nous donnerons la gravure avant longtemps, je l'espère.

On s'amusera à Montréal, nos raquetteurs seront tous sur pied et les cochers écorcheront les voyageurs.

\* \*

Les Américains ont une manière de dire les choses qui est bien à eux et que peu de peuples oseraient leur envier.

Il y a quelques jours — la chose s'est passée dans le Dakota — une discussion s'engage entre John Hamilton et Tom Hemdy, John traite Tom de menteur et Tom tue John.

Le coroner est prévenu, il convoque douze jurés et tient une enquête.

Voici le verdict rendu : "..... et que le défunt est mort pour avoir traité Tom Hemdy de menteur."

Comme vous le voyez, c'est court, précis, net et... vrai.

LÉON LEDIEU.

[Pour le Monde Illustré]

### LE NOMBRE MAL CHANCEUX

Il est un dicton populaire qui dit : Après la fête, adieu le saint ! que le guignon emporte le dicton ; j'ai une histoire à vous raconter, je vous la risque tout de même.

\* \*

Ils étaient venus pour tirer les rois, et ils se trouvaient treize à table.

L'appartement où Sidonie Fourrichette les avaient alignés en rang d'oignons autour d'une table, que je veux bien appeler ronde, pour ne pas lui déplaire — sa table ronde et sa salle à manger étaient les deux seuls bonheurs de sa vie — l'appartement donc se composait d'abord de cette table, cadeau de noces d'un ami gastronome, qui revenait s'y asseoir souvent, car Sidonie avait un cœur d'or et le talent de cuire à point l'oie aux atocas, plat préféré des gourmets et qu'on exhibe le jour des noces ; puis d'un sofa de crin antique et de couleur taciturne, en los dans un recoin plein d'ombre et de mystère, spectateur discret d'anciennes amours, allumées au reflet des batailles et au choc des discordes intestines, et sur lequel jadis, au bon vieux temps des souvenirs défunts, elle avait cru voir se jouer des illusions dorées, entraînées dans les valse par des anges roses aux ailes ensoleillées. C'est que là, près de son cavalier, elle avait bien souvent lâché la bride à ses rêves sur un baiser volé au hasard du moment.

Cependant, elle s'en rappelait encore, o remords tempéré de plaisir ! on lui avait souvent recommandé d'avoir bien soin de laisser entre elle et son amoureux, assis à ses côtés, l'espace d'un gros chien noir... qui, dans cette occurrence, je le crois du moins, aurait été fort à plaindre.

Si le sofa de crin pouvait parler !... Que de choses ne raconterait-il pas !... Mais il est muet de son métier, muet comme le patron à qui l'employé demande d'augmenter ses gages, muet comme un ignorant ou plutôt comme quelqu'un qui en a trop à dire. Donc, ni médisance, ni calomnie. O canapé plein de vertus !... que de gens qui... Tais-toi, ma langue ! A côté du sofa, témoin discret des serments de cœur et des serremments de mains, s'accotaient aux murs d'ordinaire une douzaine de chaises de paille dépareillées et peignées à la malcontent ; enfin, sur la cheminée, un vieux rossignol qui, autrefois, en plein azur du septième ciel, comme un fatal clairon, sonnait mélancoliquement le couvre-feu des amours printanières.

C'était là tout ; ni tapis, ni cadres, ni fleurs, ni bibelots, c'était là tout. J'en demande pardon au lecteur bienévolé, il y avait encore autre chose : un oiseau vert de pomme ankylosé dans sa cage.

Au dessous de cette prison dorée et silencieuse, prosaïquement suspendue au plafond, s'étalait dans tout son éclat une table recouverte d'une nappe immaculée et surchargée de mets afriolants : tête de porc au fumet, adoré des chrétiens mais exilé des banquets des enfants d'Israël, dinde farcie aux petits oignons de Nirort, oies roties aux atocas couleur de roses, jambons, qui se disaient de Mayence, et saucissons qui, par la même occasion, se piquaient d'être de Lyon... et puis ceci... et puis cela... et puis... et puis... Est-ce que je sais, moi !

\* \*

Les Tartempions arrivent sur les midi, à pieds, grésillés de neige et morfondus.

— Bonjour, Suzon ! bonjour maman Tartempion ! bonjour Julie ! bonjour tout le monde, papa Tartempion aussi... Vous savez, on a une fouasse, et avec une fève encore.

— Vous êtes gentils d'être venus ! Comment, vous n'avez pas amené Eliza ?... Ah ! bonjour, grande folle, et Zéphyrin ! Tu n'amènes pas Zéphyrin !... Es-tu toujours en amour avec Archibald ? Pourquoi

n'est-il pas venu ? Comme tu es fraîche et rose et belle ! Allons dîner.

Zéphyrin arrive avec Archibald, le nez enluminé ; tout le monde se rembrasse et l'on descend dîner, le ventre creux de rigueur, dire un mot aux victuailles.

C'est le moment psychologique où, à la stupéfaction des bonnes âmes, on se trouve treize à table.

— Treize ! le nombre mal chanceux ! Comment faire ? Mais c'est effrayant, s'écrie Sidonie, violette ; ça ne peut se faire ; qui est-ce qui est arrivé le dernier ?

— Ce sont nous ! dit Archibald, railleur, en jetant un œil louche du côté de Zéphyrin ; Castor et Pollux sous le même bonnet, on ne compte que pour un.

— Blaguez, blaguez, mes petits enfants, treize, ça porte malheur ; on ne dinera pas treize à table, réplique aigrement Sidonie. Mais comment faire ? Mais comment faire alors ?

— Il est sûr, hasarde une âme timorée, que quelqu'un mourra dans l'année ; je ne me mets pas à table, moi.

Berthe Lavallée, jeune échappée de pension, belle, espiègle, ravissante, s'écrie tout à coup :

— Tante Sidonie, c'est pas vrai, c'est pas une mort, treize à table, c'est un mariage, mon grand frère me l'a toujours dit.

— Son grand frère... un impie !

Enfin, après divers pourparlers, Berthe s'éclipse pour ramener bientôt Célestin Duflot, jeune homme bien, qui la courtise depuis huit jours.

On bat des mains : bravo, Berthe ! Les scrupules levés, les invités assis, l'on commence l'attaque.

Vous décrire par le menu l'appétit de chacun et les "ah ! que c'est bon, ça, mademoiselle Sidonie," les épatements, les mines gargantuesques de ce tournoi gastronomique, me serait impossible. Il me faudrait emprunter la plume du baron Brice. Monselet lui-même, le grand Monselet, calerait devant un tel travail. Qu'il nous suffise de dire que tout se passa bien jusqu'au dessert.

\* \*

Sur un plateau on apporte la fouasse. Quatorze parts se découpent sur le fond sombre. Celui qui aura la fève sera roi et choisira sa reine : celle qui aura la fève sera reine et choisira son roi. Ai-je besoin de vous dire que le roi doit embrasser la reine !

D'une main émue ou hardie, selon les sentiments de tout un chacun, on tire la galette. Sa part en main, on la tourne, on la retourne, on s'examine, et personne ne dit mot. Pas trace de fève. Le moindre trou est scruté avec des yeux de quinze ans. C'est étonnant ! pas trace de fève. On se décide enfin à voir des dents, puisque les yeux ne peuvent suffire. On mord, on mordille, on mordillonne ; toujours pas trace de fève, et plus on mord et moins l'on trouve. Qu'est-ce que cela veut dire ? C'est une farce de Sidonie, qui, toute rouge de plaisir d'avoir joué un si beau tour, ne peut plus se retenir et étouffe dans son coin.

— Qu'est-ce que ce gâteau, mademoiselle Sidonie ? Le boulanger est un voleur ; allons chercher une autre fouasse.

Célestin Duflot entraîne Berthe, qui se laisse faire, et les voilà tous deux, bras dessus, bras dessous, courant les rues à la recherche d'une galette.

Berthe est radieuse d'être au bras d'un si beau garçon ; et lui donc ! Ils marchent si bien ensemble ! Elle rayonne ; lui de même.

Ils vont de boulanger en boulanger, sans trop de précipitation, comme deux amoureux échappés des jupes de la mère, heureux et presque timides. Enfin, ils trouvent une fouasse chez un boulanger borgne de la rue des trois Cavettes. Célestin, avec son argent, paye le droit d'apprendre où est la fève. Ils reviennent radieux et triomphants.

Mais, voilà bien une autre affaire ; arrivée à la maison, ils trouvent tout en l'air. Mademoiselle Sidonie, ne voulant pas passer pour reine, de peur de se faire embrasser, ce qui est un péché, vient d'avaler la fève ; elle étouffe ; ça lui déchire le gosier. Archibald est allé chercher le médecin.

Cependant, comme on sait que ça ne sera rien, la jeune, qui n'a point fêté le roi, redescend à la salle à manger. Célestin fait les parts avec une angélique candeur. Comme de raison, il passe le plateau à Berthe la première. Ingénument, Berthe prend le morceau qu'on lui pousse, et voilà Berthe

reine, qui choisit pour son roi le Célestin de son cœur.

— C'est triché ! c'est triché ! s'écrie Archibald, qui aurait voulu pour Eliza des baisers ouvertement intimes, qui l'eût devant tous assez compromise pour qu'elle ne puisse plus reculer de devenir sa femme ; c'est égal ! c'est triché ! Et comme c'est indécatement triché, je me dénomme roi et je choisis pour ma reine celle que je vais embrasser.

Vous croyez sans doute qu'Eliza se fit prier ? Elle n'en rougit même pas, différente en cela de Mlle Berthe, qui sentit sur sa lèvre une brûlure qui lui descendit au cœur. Embrassade générale ; cela ne pouvait être autrement, les parents n'y étant pas.

Mais où étaient les parents ? Parents inconséquents ! de laisser la jeunesse seule, un jour de Rois, dans une salle à manger, autour d'une fouasse où il y avait une fève !

Les Tartempion, père et mère, avaient bien d'autres chats à fouetter.

Mlle Sidonie agonisait au premier, pendant que d'en bas montaient par bouffées claires, en notes cristallines, au choc des verres, ces cris de voix jeunes et gaies : Le roi boit ! la reine boit !

\* \*

Quelques jours après la fête, tante Sidonie se mourait.

De quoi se mourait-elle ? C'est ce qu'on voulut savoir. La faculté s'assembla pour juger de ce cas vraiment extraordinaire d'une fève avalée qui emporte son homme, qui était une femme, chose qui ne s'était jamais vu dans les annales de la science.

On finit enfin par reconnaître que la fève n'était pas une fève ; c'était tout simplement une balle de limaille de plomb, qu'un garçon mitron farceur avait ingérée dans la fouasse dans un moment d'ébriété.

Il y eut procès. Mais il fut prouvé par des avocats retors, et pièces en mains, que la fève était dans le gâteau des rois, et que ce n'était pas une balle de limaille, et que si Mlle Sidonie avait avalé une balle de limaille, elle l'avait voulu, attendu qu'une balle de limaille n'est pas une fève, et qu'une fève, par conséquent, ne peut pas être... etc... etc... Considérant d'ailleurs l'intention, qui n'était pas d'avoir voulu subtiliser une fève pour la remplacer par une balle d'une valeur beaucoup plus grande ; vu qu'il n'entre pas dans la nature humaine de gaspiller son bien pour le plaisir d'autrui ; attendu que c'était ceci, attendu que c'était cela, le garçon boucher fut acquitté.

Mlle Sidonie en mourut de chagrin.

On grava cette épitaphe sur sa tombe : " Ci-git, à l'âge de quarante ans, Mlle Sidonie, qui mourut d'une colère rentrée, pour n'avoir pas voulu être reine, en avalant une fève, qui n'en était pas une."

Trois mois après cet événement fatal, Berthe était unie à Célestin. Aux rois passés, en lui donnant la fève, elle lui avait donné son cœur.

\* \*

Ce qui prouve qu'il n'est en ce bas monde aucune superstition qui tienne, et que souvent ce que l'on craint est le contraire de ce qui arrive.

NOEL PAYS.

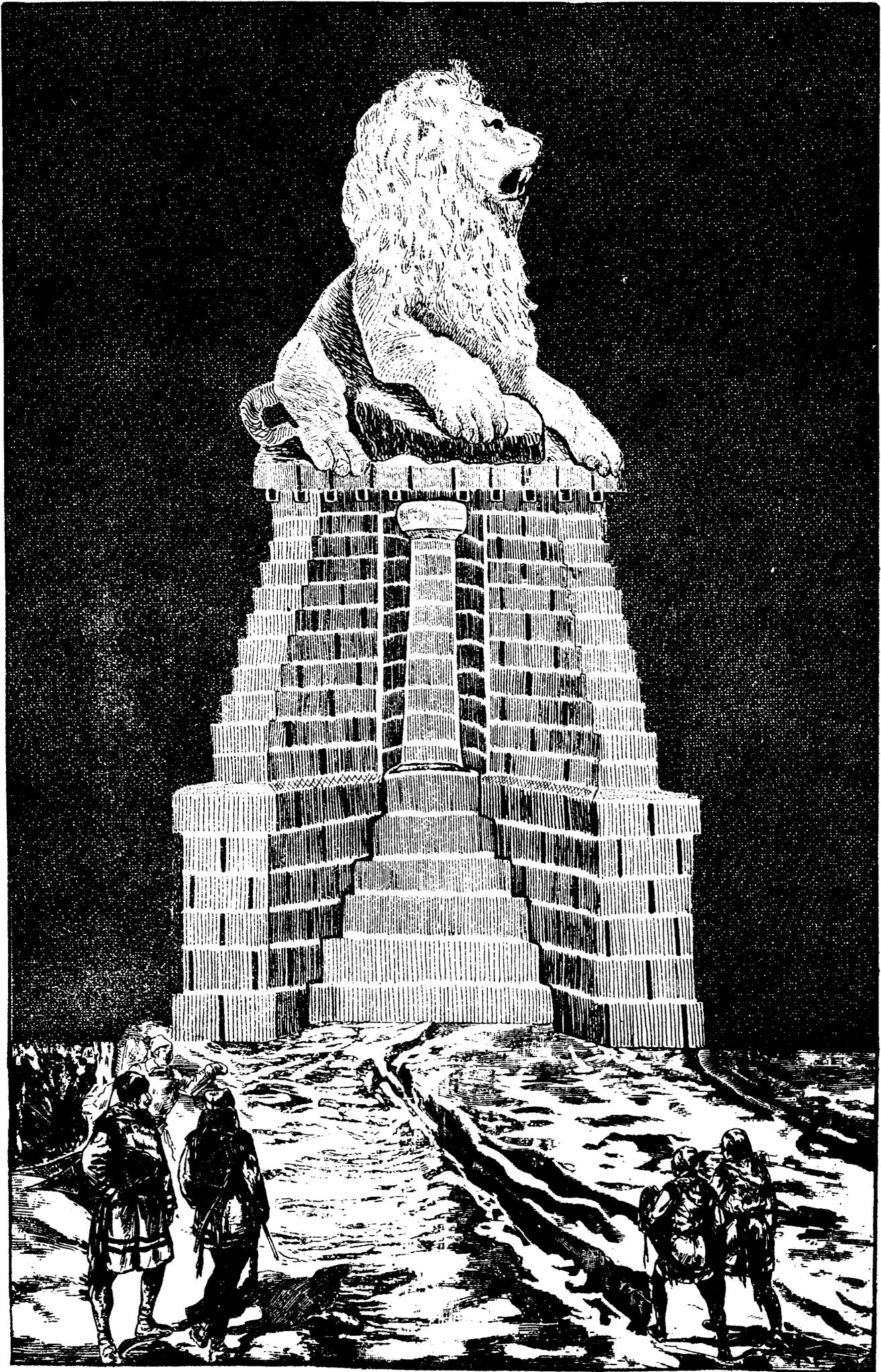
### NOS GRAVURES

*La Condora.* — Cette élégante construction en glace, érigée sur le Champs-de-Mars, entre le Palais de Justice et l'Hôtel-de-Ville, est de forme circulaire et conique, dont la base mesure 150 pieds et la hauteur est de 100 pieds. Le plan en a été fait par M. T. Daoust, jeune architecte, de Montréal, et sa construction a exigé 12,000 blocs de glace.

Cette Condora est composée de sept rangées circulaires, superposées, dont chacune a 8 pieds de moins en diamètre que celle qui précède. La première rangée en bande à 15 pieds de haut ; viennent ensuite cinq bandes de 8 pieds chacune, et le tout est surmonté d'une statue en neige de 24 pieds.

*Le lion de glace.* — Nous donnons aussi une gravure représentant le lion de glace, sculpté par M. A. Vincent. L'animal, dans l'attitude du repos, mesure 16 pieds de longueur et est placé sur un piédestal de 20 pieds.

Un accident arrivé à une de nos planches nous empêche de donner cette semaine la superbe gravure du palais de glace.



MONTREAL. — Le carnaval d'hiver : Le lion de glace de la Place-d'Armes.

LA  
CHAMBRE N° 7

PAR RAOUL DE NAVERY

XXV

TOUT S'ARRANGE

(Suite)

Maxime retourna rapidement dans son cabinet de toilette, y saisit la petite flèche de la sarbacane, se piqua l'artère au poignet, puis brusquement il s'abattit sur le sol.

Un reste d'énergie le soutint, il se traîna jusqu'à la porte du salon, et dit d'une voix rauque :

— Vous pouvez faire enlever mon cadavre, messieurs, c'est tout ce que la justice aura de moi.

Grandpré se précipita sur le corps de celui qui avait été son ami :

— On te sauvera, dit-il, c'est une méprise... On ne

couteau... M. de Luzarches, ignorant les termes du testament de son oncle, comptait hériter de la fortune du vieil Henriot.

— Mais alors le drame de Dervaux est la vérité ! Je comprends maintenant pourquoi il voulait tuer l'auteur de la *Chambre n° 7*. Le mandat d'amener contre ce... malheureux, sauve la vie à Louis Dervaux, un brave garçon du reste. C'est égal ! cela fait froid... Pourrons-nous lui faire des obsèques convenables à ce garçon ? Le drame ne s'ébruitera point puisqu'il s'est fait justice...

— Ses amis agiront comme ils jugeront convenable, mais je doute qu'il ait de sincères amis.

Grandpré sonna Antoine.

— Portez le cadavre de votre maître sur son lit, dit-il, si vous manquez d'argent, en voici... Tenez-moi au courant.

Et le névrosiaque, tremblant de passer pour l'ami trop intime d'un scélérat, descendit avant le magistrat.

— Après tout, dit-il, il n'a qu'un fidèle, le major.

— Autrement dit Damien, dit Fil de Soie, pris en flagrant délit de vol au préjudice de Rameau d'Or.

si vous voulez, mais il ne m'a jamais inspiré de confiance. Je le voyais avec plaisir, je ne l'aimais pas, et sans savoir au juste pourquoi, je me refusais à l'estimer... Certainement je n'ai point la prétention d'y voir plus clair que la justice, mais il m'est arrivé de me demander le mot de cet énigme qui s'appelait l'*Affaire de la Chambre n° 7*. Il est temps de se vanter aujourd'hui d'avoir deviné les vilains secrets de la conscience ! Je ne dirai point : Dieu ait son âme ! il me semble que le diable s'est hâté de l'emporter ! mais bien : Rayons vite son nom de notre souvenir et enterrons-le dans un cloaque.

— Cela me coupe réellement l'appétit, dit Carl.

— Le fait est que ces histoires de poison javanais assaisonnent d'une façon bizarre un dîner succulent. Tant pis pour les malhonnêtes gens, après tout !

Hector de Sablé sonna le garçon, la carte fut discutée, puis le poète dit à ses amis :

— Le plus pressé maintenant est de prévenir Dervaux, je vais courir chez lui ; vous, Chamigny, allez à l'Ambigu, car il se pourrait faire qu'il assistât à un acte de sa pièce.

On dina sans gaieté, puis Lucien Grandpré sauta



Les lèvres glacées de Maxime répétaient avec l'accent d'une terreur indicible : Dieu ! Dieu ! Dieu ! — (Voir page 309, col. 1.)

meurt pas ainsi... Et puis, les Marolles croyaient en Dieu ! On a beau être névrosé, on garde les traditions.

Les lèvres glacées de Maxime répétaient par trois fois avec l'accent d'une terreur indicible :

— Dieu ! Dieu ! Dieu !

Ses membres eurent une dernière convulsion, puis les muscles du visage devinrent rigides.

— M. de Luzarches s'est empoisonné, n'est-ce pas ? demanda le commissaire de police.

Grandpré courut au cabinet de toilette, vit sur une table la flèche de la sarbacane, et la présentant au magistrat :

— Il s'est tué avec le poison de l'antchar...

D'une voix tremblante il ajouta :

— Pour quelle cause l'arrêtiez-vous ?

— Il était accusé de l'assassinat de son cousin, M. Gaston de Marolles.

— Gaston de Marolles ! Mais nous soupions ce soir-là à l'auberge du Soleil-Levant, de Sablé, Chamigny, des Ayglades et moi...

— Il faut peu de temps pour donner un coup de

— Le major des Indes, un voleur, un valet de chambre ! dans quel guépier me suis-je fourré, grand Dieu !

— Vous êtes jeune et vous en pourrez sortir, monsieur, il en est qui y restent et qui y meurent. A votre âge, les grandes leçons servent toujours.

Lucien salua gravement les magistrats, monta en voiture et se fit conduire chez Durand.

Quand il rentra dans le cabinet réservé chez Durand, sa physionomie gardait les traces d'une telle émotion, que Carl Chamigny lui demanda s'il rêvait au plan d'une tragédie.

— Ce n'est pas nécessaire, répondit-il ; le drame est autour de nous, il nous presse, il nous entraîne. Ce que j'ai vu n'aurait pas manqué de vous causer une émotion semblable à la mienne... Vous n'aurez pas la peine de servir demain de témoin à Maxime de Luzarches, il vient de se suicider.

Les questions se multiplièrent sortant de toutes les bouches à la fois, et Lucien dut dix fois recommencer son récit.

— Eh bien ! dit Hector de Sablé, vous me croirez

dans une voiture de place et se rendit rue Bonaparte.

Jean Lagny et Louis Dervaux se trouvaient dans l'atelier de l'artiste. Tous deux étaient graves. Ils parlaient peu et se serraient les mains au milieu du grand silence emplissant l'atelier. La clarté d'une seule lampe y répandait un jour triste, rempli de mystère. Dans cette demi-obscurité, les toiles de Jean prenaient une vie fantastique.

— Quand tu verras Mélati, dit Dervaux à Jean, tu lui diras...

Il ne put achever, la porte du salon venait de s'ouvrir.

— M. Lucien Grandpré demande si monsieur peut recevoir.

— Qu'il entre, répondit Louis. Est-ce qu'on aurait changé quelque chose à notre rencontre de demain ? Lucien entra rapidement.

— Je n'ai aucun besoin de préparer mon effet, dit-il, vous êtes auteur dramatique... Vous ne vous battez pas demain.

— Ce M. de Luzarches reculerait-il, par hasard ?

—Il a tellement reculé, dit Lucien en secouant la tête, qu'il a roulé jusqu'à la tombe...

—Ah ! fit Dervaux il s'est suicidé !

—Pour échapper à la justice... J'étais là... Il devait aller au tir... Nous venions de parler toxicologue, et il m'avait montré une collection d'armes dangereuses... On sonne... Trois hommes entrent dans le salon... L'un d'eux lui déclare qu'il l'arrête au nom de la loi, Maxime sourit, demande à achever de s'habiller, puis une fois dans le cabinet de toilette, il se pique avec la flèche d'une sabre-cane..... Justice était faite.

—Ainsi, j'avais raison ? demanda Louis.

—Oui, Luzarches était l'assassin de Gaston de Marolles.

Jean se jeta dans les bras de Louis.

—Ah ! fit-il, un duel avec cet homme me semblait une chose monstrueuse. Dieu te sauve en le châtiant.

—Il faut prévenir Rameau d'Or, dit Dervaux. Cours au théâtre, Jean, apprends cette grave nouvelle au brave enfant, tandis que je courrai chez Mélati... Ou plutôt non, je souffrirais beaucoup si je ne trouvais point dans son regard le reflet de la tendresse que je voudrais mettre dans son âme. Rends-toi chez M. de Gailhac, c'est moi qui irai au théâtre, tu viendras ensuite m'y rejoindre. Merci, M. Grandpré ! Voilà un étrange sujet pour vous !

Tandis que Lagny se dirigeait vers la maison de l'ancien magistrat, la famille de Gailhac, réunie dans le grand salon, s'abandonnait à une joie complète, ressentie pour la première fois depuis les événements qui s'étaient passés à R.....

Dès que Rameau d'Or eut quitté le palais de justice, il gagna la rue Bonaparte et pénétra comme une trombe dans le boudoir servant d'atelier à Mélati.

—Voici les millions ! voici les titres ! Oh ! mademoiselle, il existe un être heureux au monde aujourd'hui, et ce quelqu'un c'est moi !

—Ainsi, c'est vrai ? Je serai ta sœur Blanche !... Quatre millions ! tu as dit quatre millions, Rameau d'Or !

—Au moins, répondit l'enfant.

Les deux jeunes filles passèrent dans la chambre de Mme de Gailhac. Francis se trouvait près d'elle, parlant de l'unique sujet capable de lui remonter le cœur : Mélati.

—Eh bien ! dit Aimée, je te la donne, moi, riche ou pauvre, elle t'appartient !

Un double cri de joie s'échappa du cœur de Mélati et du cœur de Francis.

—Prenez ma main, Francis dit-elle. Merci ma mère, ma vie sera trop courte pour vous bénir.

—Allons, parle Rameau d'Or, dit Blanche.

—J'ai tout retrouvé, voilà ! Mlle de Marolles est riche de quatre millions, et M. de Luzarches intentera tous les procès qu'il voudra, il sera certain de les perdre... Du reste, en fait de procès, il aura bien assez du sien, car c'est le jugement aux prochaines assises !

—Il est déjà jugé, dit une voix grave.

Jean Lagny venait d'entrer à son tour.

Ce fut au milieu de cette famille dont elle était adorée, à côté de l'homme qui allait devenir le compagnon de sa vie, que Mélati apprit les derniers événements de cette journée, la restitution des papiers volés et l'accusation écrite d'une main mourante par Gaston de Marolles.

On pouvait craindre les émotions épuisées ; la famille Andrezel survint et Eugénie pressa Mélati dans ses bras avec une profonde tendresse. Puis l'ancien magistrat revint du Palais, et Mlle de Marolles lui tendit timidement les pièces qui la faisaient héritière de la colossale fortune du vieil Henriot.

—Chère enfant, dit-il, vous méritez une richesse dont vous saurez faire un noble usage... J'avais besoin de revenir ici et de me trouver au milieu de ceux que j'aime... Je suis écœuré du Palais de Justice... Cette misérable infirmière, Clorinde, qui empoisonna une jeune femme à l'hôpital Lariboisière, vient d'être condamnée à trois mois de prison, et sa compagne, qui brûla un petit enfant sur un poêle rouge, à quinze jours... Oubliez ! Oubliez ces choses monstrueuses. Ici on retrouve dans leur plus noble conception ces trois grands amours : la famille, la patrie, Dieu ! Embrasse-moi, ma fille, sois une honnête femme comme ma compagne, comme le sera un jour ma Blanche bien-aimée, et ce qui nous semble hideux, repoussons-le du pied jusqu'aux immondices de la rue !

Rameau d'Or s'essuya les yeux.

—Allons, toi aussi, tu seras un brave garçon, car tu as déjà fait tes preuves. Rappelle-toi que tu auras toujours une place dans ma maison à Paris.

—Et une place à table au château de Marolles, ajouta Mélati.

## XXVI

## L'HÉRITIÈRE DE MAROLLES

Deux voyageurs causaient dans le wagon de première classe qui les entraînait de Paris à Grenoble. L'un était un garçon d'environ dix-sept ans, à la physionomie ouverte et riante, l'autre une jeune fille en costume de deuil.

—Quelle surprise, mademoiselle, quelle surprise pour tout le monde là-bas. Je ne sais pas comment le vieux Sébas supportera une pareille émotion. Songez donc, durant toute sa vie il a servi les Marolles, et l'unique grâce qu'il demandait à Dieu était de voir dans le manoir de famille M. Gaston et ses enfants.

—Tu te tairas, n'est-ce pas, Rameau d'Or. J'ai voulu venir à Marolles sous ta garde, tout voir sans être connue, chercher à mettre un nom sur le visage de tous ceux dont tu m'as parlé et les surprendre tour à tour au milieu de leur travail ou de leurs rêveries. Oui, vraiment, j'éprouverai une grande douceur à trouver chacun poursuivant l'œuvre quotidienne et à leur dire en me nommant : Monsieur l'abbé, faites bâtir un petit hospice... Docteur, je vous en nommerai le directeur ; Sébas, tu vivras près de l'orpheline dont tu protèges les intérêts. Tu ne la serviras point, à ton âge on éprouve le besoin du repos, mais tu resteras près d'elle, lui parlant du vieillard qu'elle n'a pas connu, de cet oncle Henriot qui aurait fait mieux que de l'enrichir, qui l'aurait sincèrement aimée.

—Oh ! oui, vrai ! il vous aurait aimé !

Le jour baissait quand on arriva à Grenoble. Rameau d'Or s'occupa d'une voiture sur laquelle furent placés les légers bagages de Mélati, puis il cria gaiement au cocher :

—Auberge du Soleil-Levant, à Marolles.

Certes, à ce moment dans l'hôtellerie on ne se doutait guère qu'une heure plus tard descendraient des voyageurs désirés depuis longtemps.

Jarnille et Colette apprirent en lisant un journal que l'ancien montreur d'ours était en train de devenir célèbre.

—Qui aurait cru cela ? demandait-elle en regardant avec orgueil le cercle de commères groupées autour d'elle. Rameau d'Or comédien sur un théâtre de la capitale, à l'Ambigu ! Et dire qu'il était quasiment mort quand je me dis que j'essaierais de le sauver... En voilà un qui fait honneur à l'éducation que je lui ai donnée.

En ce moment un sanglot se fit entendre.

—Qui est-ce qui pleure ici ? demanda Jarnille.

—Eh bien ! c'est moi, là ! fit Colette. Et il y a de quoi, marraine... Quand il s'en est allé, en dépit de tout, car je ne voulais pas, je prévoyais ce qui est arrivé, il m'a juré de revenir me prendre pour sa femme. Mais il se soucie bien maintenant de Colette et même de dame Jarnille !

—Qu'est-ce qui t'a dit cela qu'il nous oublierait ?

—Ça se voit de reste, marraine, allez ! Avant la représentation de la pièce de M. Dervaux, il écrivait toutes les semaines. Nous savions qu'il cherchait Mlle de Marolles et la veuve de M. Gaston. Il nous parlait de ses occupations, il nous décrivait Paris, mais depuis, ah ! il y a belle lurette qu'il oublie l'auberge et les aubergistes !

—Tais-toi, mauvais cœur, fit Jarnille. Non, il n'oublie personne, il travaille, quoi ! J'ai lu dans d'autres journaux que la représentation des pièces de théâtre finit à trois heures du matin... Il doit dormir le reste du temps pour se refaire. Tu serais donc capable de te montrer ingrate que tu accuses si légèrement les autres.

—Il ne me manquait plus que d'être grondée par vous ! s'écria Colette.

—Tu le mérites. S'il t'arrive une autre fois de me dire du mal de lui, tu ne me seras plus rien, rien !

—Vous me chasserez ? demanda Colette.

—Oui, je te chasserai.

Les pleurs de la fillette redoublèrent, et son chagrin prit des proportions si navrantes, que Jarnille dut à son tour la consoler.

Jamais plus que ce soir-là Colette n'avait senti de colère contre celui qui lui répéta des promesses si tendres et qu'elle croyait alors si sincères. d'elle, et de tous les braves gens de Marolles.

—Quelle fête ce sera, disait Jarnille, quand il re viendra à l'auberge... Je tâcherai de lui donner d'aussi beaux feux qu'à l'Ambigu... Un beau jour, une voiture s'arrêtera devant le Soleil-Levant, et une voix sonore criera : Allons, Colette, une chambre et à souper, ma jolie fille !

—Je crois bien qu'on me prendra à le servir, répondit l'enfant révoltée.

—Dame Jarnille, fit le gars Jude en se levant, v'la un carosse sur la route... On dirait qu'il s'arrête... De vrai, il s'arrête !

Jarnille se leva et fit deux pas en avant.

Il faisait noir au dehors, et l'on vit à peine dans la baie noire une femme voilée et un jeune garçon qui cria d'une voix joyeuse :

—Un bon souper, Colette, et une chambre !

—Toi ! toi ! fit Jarnille, en se laissant embrasser à pleines joues par l'enfant de son adoption.

—Tu nous reviens ! dit Colette, rouge de contentement.

—Ne la regarde pas et réponds-lui encore moins, mon enfant. C'est une mauvaise qui, depuis trois mois, passe son temps à dire du mal de toi.

—Je l'aime trop, voilà ! dit Colette.

—Voyez la bonne raison, Jarnille. Ah ! méchante lirotte de Colette ! Cela ne fait rien, j'ai grand plaisir à te revoir... Mère Jarnille, deux chambres, la meilleure pour cette dame... Moi, où vous voudrez, je ne suis pas difficile.

—Cours, Colette, remue-toi ! Les draps les plus fins, de la bougie, approchez-vous du feu, madame ; les chambres seront prêtes dans un moment. Vous offrirai-je une tasse de lait ?

—Volontiers, répondit la jeune voyageuse.

Un quart d'heure plus tard elle s'installait dans sa chambre. ôtait son chapeau et attendait Rameau d'Or. Celui-ci, sous prétexte de fatigue, échappa aux questions interminables de Jarnille et de Colette, puis il rejoignit Mlle de Marolles.

Il tenait une clef à la main.

—Venez, mademoiselle, lui dit-il.

Il ouvrit une petite porte donnant sur le palier, et à la lueur de la bougie qu'il tenait à la main, Mélati vit un chiffre sur le panneau de chêne : N. 7. Un gémissement lui échappa, elle appuya sa petite main sur l'épaule de son guide, et ce fut ainsi qu'elle entra dans cette chambre funèbre.

Jarnille avait tout respecté. Le fauteuil était à la même place, devant la table couverte de papiers. La bougie dont s'était servi M. de Marolles était là, avec la cire et les plumes. Mélati tomba dans le fauteuil puis, mettant ses coudes sur le bureau, elle cacha son front dans ses mains.

—Mélati, dit Rameau d'Or d'une voix basse dans laquelle on sentait monter des larmes, je trouvai votre père ainsi, le couteau enfoncé entre les deux épaules, je le pris dans mes bras, il pencha son front, s'appuya sur moi, et ce fut ainsi qu'il traça les lignes dénonçant M. de Luzarches.

Mélati, levant son visage inondé de pleurs :

—Je ne t'ai point assez remercié, dit-elle, mais tu sais quelle reconnaissance je garde dans mon cœur. Je passerai ici toute la nuit en prière, va dormir, mon enfant, et sois béni.

—Mademoiselle, reprit Rameau d'Or, si vous êtes contente de mes services, accordez-moi une grâce.

—Parle, je ne saurais rien te refuser.

—Eh bien ! permettez-moi de partager cette veillée funèbre et de répondre à ces prières des morts, à l'endroit même où j'ai veillé et pleuré votre père.

—A genoux, mon enfant ! Dieu nous entend ! Mon père est là !

Jusqu'aux blancheurs de l'aube, les deux voix tremblantes de Rameau d'Or et de Mélati se confondirent, et l'âme de Gaston de Marolles s'inclinant du haut du ciel bénissait l'humble et courageux enfant qui ramenait l'héritière de Marolles au berceau de sa famille. Lorsque la cloche sonna au clocher de l'église, Mélati se leva.

—Allons à la messe, dit-elle.

Personne n'était encore levé, sauf le gars Jude. Rameau d'Or guida Mélati à travers les petites rues silencieuses, et ils pénétrèrent dans l'église encore sombre, où le sacristain allumait les cierges.

—Voici le banc des Marolles, dit Rameau d'Or. La jeune fille y entra, s'agenouilla et commençait à prier, quand un vieillard ouvrit à son tour la porte du banc. Il parut hésiter s'il adresserait la parole à l'étrangère qui, croyait-il, occupait une place sacrée ; mais le prêtre montait à l'autel, et il redouta de troubler l'office. Mélati ne leva pas une fois son

visage. Quand le prêtre rentra dans la sacristie, elle rejoignit Rameau d'Or qui l'attendait.

—Allons au cimetière, dit-elle.

Il marchait devant elle, se retournant de temps à autre pour la voir, pris de pitié pour cette orpheline, ignorant encore à quel endroit reposait son père. Il connaissait la sépulture des Marolles et se dirigea tout droit. Rameau d'Or désigna une plaque de marbre noir.

—C'est là, dit-il.

Fondant en larmes, elle s'agenouilla sur le tombeau de son père, et alors, dans un redoublement de ferveur et d'angoisse, elle murmura :

—Seigneur étendez votre pardon sur les coupables !

Une grande ombre se projeta au-dessus de l'orpheline, Sébas rentra des bouquets de fleurs plein les bras.

—Qui êtes-vous donc ? demanda-t-il d'un accent ému, qui êtes-vous pour accorder son pardon au persécuteur de la famille qui repose ici ?

Mélati se releva, regarda le vieillard courbé par l'âge et dont les longs cheveux blancs tombaient sur les épaules voûtées, puis d'une voix angélique elle répondit :

—Je suis la dernière des Marolles, Sébas...

—Vous, mademoiselle ! Vous !

Il sanglota, prit le bas de sa robe à deux mains et y colla ses lèvres.

—Eh bien ! oui fit-il, pardon au criminel que le ciel a jugé, il ne reste ici que des âmes justes et des anges.

Un moment après, il serrait sur sa poitrine Rameau d'Or que l'émotion bouleversait.

—Et c'est toi, toi qui as fait cela ! Toi qui ramènes dans son château familial l'héritière d'une race honorée... Toi si petit, si pauvre, si faible ! Je ne t'ai pas assez aimé, vois-tu, mais je me rattraperai le reste de ma vie ! Tu ne perdras rien pour attendre.

—Sébas, dit Mélati, je vous aiderai désormais dans la pieuse tâche que vous remplissez ici... Mon père vous aimait, j'aurai pour vous le même cœur... Allons au château de Marolles, mon ami...

Et pour faire honneur à ce vieillard, type complet de la fidélité des anciens serviteurs, elle s'appuya sur son bras.

Depuis la mort d'Henriot, Sébas n'avait point quitté le manoir. Il croyait trop à la justice divine pour s'imaginer que Maxime deviendrait le maître. Si improbable que put paraître à d'autres le succès que se proposait Rameau d'Or, il y crut avec la naïveté de ceux qui trouvent consolant d'attendre des miracles de la Providence. Il vit se lever sans étonnement trop grand cette belle enfant blonde agenouillée sur la tombe paternelle. Mélati revenait... Mélati devait revenir... Il attendait si bien l'héritière de Marolles, que les trois mille francs de rente qui lui étaient assurés par le testament du vieillard, passaient complètement à l'entretien du jardin, du parc et de l'habitation. Du matin au soir, il errait dans les grandes pièces sonores et vides, époussetant les cadres d'or bruni, brossant les tapisseries, secouant les tentures de lampas des fenêtres, faisant entrer à la fois l'air et le soleil dans cette demeure plus triste qu'une tombe. Le vieillard trouvait une grande consolation dans ces soins journaliers.

Les derniers amis qu'avait comptés ce brave cœur venaient souvent passer au château leurs heures de loisir. En se promenant dans les grandes allées solitaires, ils s'entretenaient du passé de cette famille dispersée, ils échangeaient des espérances. Ce fut durant une de ces promenades qu'ils apprirent à Sébas la double arrestation du major des Indes, dit Fil de Soie, dit Damien, qu'il avait connu au service de Maxime, en même temps que le suicide de celui-ci.

—La main de Dieu est là ! fit l'abbé Choisel.

Certes, la main de Dieu avait tout conduit depuis l'œuvre d'expiation jusqu'à l'accomplissement d'une réparation complète.

Mélati visita le château dans ses moindres détails, choisit pour elle la chambre qui avait été celle de son père, puis elle dit à Sébas :

—Prenez qui vous voudrez pour vous aider, mon ami, et montez ma maison comme vous le jugerez convenable ; souvenez-vous seulement que je suis en grand deuil, et que je vivrai fort retirée, me contentant de voir les fidèles amis de mon père.

—Mademoiselle, répondit Sébas, je réclame l'honneur de vous servir personnellement.

Mélati déjeuna au château, puis elle alla tour à tour chez le curé, le docteur et le notaire. Tous trois furent charmés par sa gravité empreinte de grâce et de bonté. Il ne fallut aucun effort à ces braves cœurs pour se donner à elle comme jadis ils appartenait à Gaston de Marolles.

En quittant Paris, Mélati avait confié à Francis de Gailhac le soin de faire revenir le corps de sa mère auprès de celui de son mari. La cérémonie de la translation des restes d'Arinda se fit en grande pompe. De larges aumônes furent distribuées, et pendant une semaine on chanta l'office des morts dans la chapelle funéraire.

Ce devoir accompli, Mélati, sans se consoler des coups si rudes qui l'avaient atteinte, sentit s'apaiser l'âcreté de ses regrets. D'autres obligations la prenaient dans leurs rouages multiples. Elle continua en augmentant l'œuvre de Sébas. Sans rien ôter au château de Marolles de son apparence de tristesse hautaine, elle renouvela des tentures, fit redorer des cadres, tira des armoires des porcelaines précieuses, répandit autour d'elle le goût et la vie. En trois mois, grâce au zèle des ouvriers qu'on manda de Grenoble, le château subit une transformation aussi complète que s'il eût été touché par la baguette d'une fée. Elle multiplia les fleurs qu'elle aimait avec passion, enrichit de plantes rares les serres abandonnées, et s'absorba tellement dans ces soins, que six mois s'écoulèrent sans qu'elle s'en aperçut.

Elle avait fixé ce délai à Francis. Chaque semaine Mélati écrivait de longues lettres à Mme de Gailhac-Toulza, à Blanche ; elle recevait en échange des pages qui tour à tour faisaient battre son cœur et monter des larmes à ses yeux. Croyait-elle que l'absence exercerait une influence sur Francis, au fond de la solitude voulait-elle écouter son propre cœur ? Elle l'entendit, et l'oiseau bleu qui chante dans les rêves lui répéta les mêmes chansons douces. Elle l'entendit et, quand sonna l'heure marquée par elle, Mélati écrivit ce seul mot :

« Venez tous ! »

Ensuite, accompagnée de sa femme de chambre, elle alla trouver Jarnille qui, bien des fois déjà, avait reçu sa visite. Jarnille lui refusait pourtant une chose qu'elle eût vivement désirée. Il semblait à Mélati que la chambre n° 7 ne devait servir à personne. Afin d'être certaine qu'on la respecterait comme une chapelle funéraire, elle offrit à Jarnille de lui acheter son auberge. Mais Jarnille refusa.

—Jamais, mademoiselle, répo dit-elle, jamais je ne vendrai l'hôtellerie. Mon père y a vécu, j'y mourrai ; Rameau d'Or en héritera.

—Mais j'en ferai bâtir une autre bien plus belle.

—Ce ne serait pas la même chose ! Les architectes d'aujourd'hui ne savent pas construire comme les anciens, voyez-vous... Jamais on ne me ferait ces grandes cheminées devant lesquelles j'étagé trois broches, de deux aunes de long, et je place une douzaine de léche-frites. Et puis on me ferait un plafond plat, blanc comme un mur, tandis que la grande salle à de belles poutres sculptées. Et le perron de pierre, et la girouette, et l'enseigne ! Non, non, mademoiselle, on ne changera ni l'auberge, ni l'aubergiste. La seule chose que je puis faire est de vous laisser la libre disposition de la chambre n° 7... Nul désormais n'y entrera excepté vous...

Elle remit en effet la clef de cette pièce à Mlle de Marolles, mais comme elle trouvait parfois pénible de pénétrer dans l'hôtellerie, Mélati fit transporter au château de Marolles les meubles qui la garnissaient, l'architecte la reproduisit dans ses moindres détails, et souvent elle s'y enferma pour songer au père qu'elle avait tant aimé.

A Paris, on avait compté les jours. L'arrivée de la lettre de Mélati causa une joie sans nom à Francis. Il songea dès lors à choisir pour sa fiancée une corbeille plutôt conforme à ses goûts que d'accord avec sa fortune. Chacun y mit beaucoup de son cœur. Il avait été convenu que le Dr Guillaume Andrezel et sa mère viendraient à Marolles en même temps que la famille de Gailhac-Toulza. Guillaume devait être un des témoins de Francis ; Didier, qui venait d'obtenir un congé, assisterait aux fêtes de Marolles. Blanches et Louise Verrières seraient les deux demoiselles d'honneur de Mélati.

Par une superbe journée d'août, les trois voitures qui se trouvaient dans les remises du manoir de Marolles allèrent prendre à la gare les invités du châ-

teau. Mélati avait dans les yeux des larmes de joie, qu'elle laissa couler en embrassa t Mme de Gailhac-Toulza.

Le visage de l'ancien magistrat rayonnait. L'ameutume des épreuves subies s'adouciait. Francis, devenu le mari de Mélati, réparait les malheurs anciens. Seules, les blessures du cœur restaient ouvertes.

Mais en ce moment on ne voulait se souvenir que des choses heureuses. La famille de Gailhac s'augmentait d'une fille charmante, et plus d'une fois Mélati se prit à sourire en regardant tour à tour Blanche et Guillaume Andrezel.

On ne se souvenait point dans le pays d'avoir jamais vu fêtes aussi belles que celles qui furent célébrées à l'occasion du mariage de Mélati. Les pauvres reçurent de grandes largesses, mais ce qui toucha plus que tout le reste cette population honnête, ce fut de voir à la table de l'héritière de Marolles, Sébas, le serviteur aux cheveux blancs, et Rameau d'Or, le fiancé de Colette.

Il s'était habillé de neuf pour la circonstance, mais il portait des vêtements de paysan, plus satisfait de se retrouver à Marolles que de continuer de vivre à Paris. Et comme Francis lui demandait si jamais il ne regretterait les planches du théâtre :

—Je ne savais qu'un rôle, monsieur, répondit-il, et je l'ai bien joué. Croyez-moi, j'aurais été mauvais dans tous les autres. J'ai trouvé un dénouement meilleur encore que celui de M. Dervaux. Mélati est heureuse, et nous essaierons de lui faire oublier le drame de la *Chambre n° 7*.

FIN.

## PRIMES DU MOIS DE DÉCEMBRE

### LISTE DES GAGNANTS :

Montréal.—Joseph David, 49½, rue St-André ; P. Marcell, 2177, rue Notre-Dame ; J.-Bte Denis (\$50), 184, rue Ste-Elizabeth ; Alp. Boucher, 15, carré Dalhousie ; P. Dionne, 96, rue Workman ; Dame J.-Bte Lapalme, Ecole Victoria ; Dlle Laura Brodeur, 54, rue Montcalm ; D.-D. Pinsonneault, 2286, rue Notre-Dame ; Dosilas Poitras, 187, rue Aqueduc ; Zoile Forest, 363½, rue Ontario ; Joseph Villeneuve (\$25), 331, rue Richemond ; C.-A. Cinq-Mars, 407, rue Laguchetière ; H.-O. Sénécal, 2027, rue Notre-Dame ; J.-A. Boyer, chez Dupuis, Dupuis et cie, rue Ste-Catherine ; Alex. Carlie, 14, rue Montcalm ; J. Lapointe, 442, rue Montcalm ; Dame N. Raymond, 524, rue Ste-Catherine ; Mlle Julie Vary, 193, rue Murray ; J. Bazinais (\$4), 870½, rue Sainte-Catherine ; Ls.-Chs. Poirier, 14, rue Marie-Joseph ; Abraham Courville, 68, rue Albert ; Albert Lafrenière, coin des rues St-Denis et Craig ; Damasse Allard (\$3), 213, rue Visitation ; Elzéar Pelletier, 295, rue Papineau ; Clément Robillard, coin des rues Beaudry et Ste-Catherine ; Dame G. Copello, 1470, rue Notre-Dame ; J. Guilbault, 80½, rue Laguchetière ; L. Larose, 30 et 31, marché de la Montagne. Dame Léon Dagenais, 198, rue Plessis ; Alfred Champagne, 113, rue Saint-André ; H. Mathieu, 430, rue Plessis.

Québec.—Joseph Julien, 77, rue Victoria ; Isidore Laliberté, 88, rue Richelieu ; Eugène Gagnon, 51, rue Ste-Hélène ; Omer Routhier, 50, rue Arago ; Ed Routhier, imprimeur, St-Sauveur.

Rivière-des-Prairies.—Dr Vaillancour.

Pointe Saint-Charles.—Arthur Denis (\$5), 33, rue Manufacture ; Dame Moïse Bourdon (2 primes), 333, rue du Grand-Tronc.

Laprairie.—Joseph Labrecque.

Ville Saint-Jean-Baptiste.—Gustave Major, 38, rue Pantaléon.

Ville Saint-Henri.—P. Vanasse, M P., 364, rue St-Henri ; Louis Gagnier, 240, rue Brady.

Montpellier (E.-U.).—L.-J. Laverdure (\$10).

Beauharnois.—C. Hébert.

St-Ephrem d'Upton.—Joseph Brassard.

St-Cunégonde.—J.-E. St-Hilaire (\$15), 208, rue Workman ; F. Chartrand, 703, rue Albert ; Joseph Dubois, 248, rue Delisle.

St-Alexis de Montcalm.—Pierre St-Jean.

Village St-Gabriel.—Louis Perreault, 44½, rue Hibernian Bay City, Mich.—Isaac Obey.

## NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

LE MONDE ILLUSTRÉ commencera la semaine prochaine un nouveau feuilleton de Xavier de Montépin, **LA PORTEUSE DE PAIN**, magnifiquement illustré par les premiers dessinateurs de Paris.

Ce feuilleton est le plus émouvant qui ait été publié depuis nombre d'années, et nous garantissons à nos lecteurs que tout ce que nous publierons sera strictement moral.

LE MONDE ILLUSTRÉ tient à conserver sa bonne réputation.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Nous sommes des voyageurs, le voyage c'est la vie.

DE PARTOUT

—On dit que le Czar prendra le titre d'empereur de l'Asie centrale.

—Le duc de Wellington a laissé une fortune d'un million de piastres.

—Le blé se vend 29 cents le minot dans Huron, Dakota.

—C'est un fait assez remarquable que les maires de New-York et de Boston sont deux catholiques, cette année.

—Le pape a souscrit 40,000 francs pour venir en aide aux victimes du tremblement de terre en Espagne.

—Il y a eu durant l'année qui vient de finir 300 nouveaux édifices de construits, à Montréal, représentant un million de piastres.

—Le nombre total des personnes atteintes par le choléra, en Italie, l'année dernière, fut de 21, 246, sur ce nombre 11,077 succombèrent.

—Pendant l'année 1884, 3,376 personnes sont tombées victimes de l'assassinat aux Etats-Unis. En 1883, le nombre était de 1,464.

—La récolte des blés, en Australie, commence dans le mois de janvier, et les premiers arrivages peuvent être attendus en Angleterre vers les premiers jours de mai.

—Le plus riche banquier du monde est le banquier chinois, Han-Qua, de Canton. Ses contributions ou taxes sont d'environ \$450,000,000 par an, et ses propriétés sont évaluées à plus de \$1,250,000,000.

—Quelle est la lettre que les enfants aiment le plus ? La laiterie (la lettre I).

FUMEZ LE CIGARE

FLOR DE VECI

Le meilleur CIGARE détaillé à CINQ CENTS. La marque est sur le cigare, en lettres bronzées : "Factory No. 18." Evitez les contrefaçons.

C. O. LACROIX,  
21, rue Mystérieuse, Montréal.

COURS DE DICTION ET DE DECLAMATION

Le professeur PARAGE prévient le public qu'il délivre ses cartes de cachet à son domicile, 142, rue St-Denis (carré St-Jacques), chaque soir, de quatre heures à huit heures.

Le prix des leçons est de \$6 par mois pour douze leçons publiques, et de \$10 pour vingt leçons, dont huit particulières. Néanmoins, le professeur Parage prendra à moitié prix les élèves qui, hommes ou dames, à première audition, lui sembleront capables de paraître sur la scène, son but étant de former les élèves à une élocution correcte et sûre, en leur donnant l'habitude de la parole et la hardiesse de la rampe par des représentations mensuelles et publiques.

Un répéteur spécial est attaché aux cours particuliers.

Les parents peuvent assister à tous les cours avec une carte d'admission.

DR. H. E. DESROSIERS,  
70 RUE ST. DENIS,  
MONTRÉAL.

DR. J. LEROUX,  
2445, RUE NOTRE-DAME,  
MONTRÉAL.

N. GOYETTE,  
BOUCHER.  
MARCHE D'HOCHELAGA,  
Etaux 1 et 3.

CHARLES DAVID,  
MAGASIN DE CHAUSSURES,  
565, RUE SAINTE-CATHERINE,  
MONTREAL.

MATHIEU FRÈRES --- Marchands de Vins.  
No. 87, rue Saint-Jacques Montréal.

FLEISCHMANN & Cie.

PRIMES

OFFERTES CHAQUE MOIS PAR

Le Monde Illustré

1re. Prime - - \$50

2me. " - - 25

3me. " - - 15

4me. " - - 10

5me. " - - 5

6me. " - - 4

7me. " - - 3

8me. " - - 2

86 Primes, à \$1 - 86

94 Primes. \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

LEVAIN PUR, SANS PREPARATION,

A VENDRE PARTOUT.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

MATHIEU & GAGNON  
MARCHANDISES DE NOUVEAUTES.  
En gros et en détail,  
105, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Spécialité : Soie, Satin, Velours, Etoffes à Robes, Cachemires, Crêpes, Tweeds de toutes sortes.

ED. FRANCONY,  
37, Avenue d'Orléans, Paris

COLLABORANT dans trois grands journaux de Paris, désirerait, pour utiliser ses moments de loisir, représenter quelques maisons sérieuses du Canada, soit pour l'achat, soit pour la vente des marchandises de toutes sortes et de toutes provenances.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie  
GEBHARDT-BERTHIAUME,  
No. 30, Rue Saint-Gabriel, Montreal.

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires,  
Programmes, Lettres funéraires.  
Circulaires, Affiches, etc.  
Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités.

Etiquettes pour épiciers, droguistes etc.

[Imprimé par la Cie. Lithographique Burland.]

JOUISSEZ De la Santé et du Bonheur

COMMENT ? Faites comme d'autres ont fait.

Souffrez-vous de maladies des reins ?

"Le "Kidney Wort" m'a ramené, pour ainsi dire, des portes du tombeau, lorsque j'avais été condamné par treize médecins éminents du Déroit." M. W. Devereaux, Mechanic, Ionia, Mich.

Vos nerfs sont-ils affaiblis ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri la faiblesse des nerfs, etc., lorsque l'on désespérait de mes jours." Mde M. M. B. Goodwin, Ed. Christian Monitor, Cleveland, O.

Souffrez-vous de la maladie de Bright ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque mon urine avait la consistance de la craie, puis ressemblait à du sang." Frank Wilson, Peabody, Mass.

Souffrant de la diabète ?

"Le "Kidney Wort" est le remède le plus efficace que j'aie prescrit. Il procure un soulagement presque immédiat." Dr Phillip C. Ballou, Moncton, Vt.

Souffrez-vous de maladies du foie ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri d'une maladie chronique du foie lorsque je demandais à mourir." Henry Ward, ex-colonel 69 Gardes Nationale, N.Y.

Souffrez-vous de douleurs dans le dos ?

"Le "Kidney Wort" (1 bouteille) m'a guéri lorsque j'étais si souffrant que je ne pouvais me lever, mais que je me roulais hors de mon lit." C. M. Tallmage, Milwaukee, Wis.

Souffrez-vous de maladies des reins ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri de maladies du foie et des reins après que j'eus suivi inutilement, pendant des années, le traitement des médecins. Ce remède vaut \$10 la boîte." Saml Hodges, Williamstown, West Va.

Souffrez-vous de la constipation ?

"Le "Kidney Wort" facilite les évacuations et m'a guéri après que j'eus fait l'essai d'autres remèdes pendant seize ans." Nelson Fairchild, St-Albans, Vt.

Souffrez-vous de la malaria ?

"Le "Kidney Wort" est supérieur à tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage dans ma pratique." Dr R. K. Clark, South Hero, Vt.

Etes-vous bilieux ?

"Le "Kidney Wort" m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage." Mde J. T. Galloway, Elk Flat, Oregon.

Souffrez-vous des hémorrhoides ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri radicalement des hémorrhoides qui coulaient. Le Dr W. C. Kline m'avait recommandé ce remède." G. H. Horst, Caissier M. Bank, Myertown, Pa.

Etes-vous torturé par le rhumatisme ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque les médecins m'avaient condamné et après que j'eus souffert pendant trente ans." Elbridge Malcolm, West Bath, Maine.

Aux femmes qui sont malades ?

"Le "Kidney Wort" m'a guérie d'une maladie dont je souffrais depuis plusieurs années. Plusieurs de mes amies qui en ont fait usage en disent le plus grand bien." Mde H. Lamoreaux, Ile La Mothe, Vt.

Si vous voulez chasser la maladie et jouir d'une bonne santé

Faites usage du KIDNEY-WORT

Le Purificateur du Sang.

DUHAMEL & LEMIEUX,  
Encanteurs et marchands à commission.  
527 - RUE SAINTE-CATHERINE - 527  
MONTREAL.

L'administration du "MONDE ILLUSTRÉ" est en état de procurer tous les numéros depuis le commencement, à ceux qui désireront conserver la série.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, Editeurs-propriétaires. Bureau : Rue Saint-Gabriel, No. 30, Montréal.